

crainte traversait l'esprit de Félix : si le concierge venait à manquer son coup, et qu'il fut arrêté, n'avait-il pas à redouter ses aveux ? Il savait que Marberie n'agissait pas par dévoûment, mais par calcul, et que l'appétit des richesses, de la fortune, était son seul mobile. Cet homme, par vengeance ou par désespoir, était capable de tous les crimes et de toutes les lâchetés. Ces pensées étaient effrayantes, et le docteur n'y arrêtait son esprit qu'en tremblant. Il se flattait que le vieux scélérat, son complice, saurait réussir et mener à bonne fin ce qu'il avait entrepris. Mais il était loin d'être rassuré. Des transes et des tortures incessantes : tel est, dès ce monde, le châtiment des grands criminels.

X

LE DOCTEUR.

Elisa n'était plus. Ses funérailles eurent lieu à l'église des Missions étrangères, et son corps fut déposé dans un caveau que M. de Garderel avait fait construire au cimetière de Montparnasse, en attendant qu'il put être transporté au château de Champton. La douleur de la comtesse était extrême : Clémence seule avait le secret de consoler un peu sa mère. La pieuse fille, malgré le vif chagrin qu'elle ressentait elle-même, fortifiée par sa foi et la conviction que Dieu avait agréé sa prière, trouvait dans son cœur des paroles de paix qui calmaient les irrémédiables tristesses de ses infortunés parents. Dans les premiers jours qui suivirent la mort d'Elisa, M. de Garderel parut écouter avec un certain plaisir les doux accents de Clemence ; il restait volontiers avec elle, et son regard attendri révérait à la jeune fille que son père était sensible aux témoignages de tendresse qu'elle lui prodiguait. Mais bientôt il se mit à fuir sa fille et sa femme ; il se consigna de plus en plus dans son cabinet ; et, un jour, il exprima le désir de devancer l'époque où la famille se rendrait à Champton. Il y avait dans l'âme de ce grand coupable de terribles souvenirs, qui ne lui permettaient pas de s'abandonner aux consolations offertes à sa douleur, des remords cuisants qui achevaient d'empoisonner sa vie. Mais là ne devait pas se borner son châtiment. Le lendemain du jour où Marberie avait quitté l'hôtel, il y revint, ainsi qu'il l'avait annoncé à Félix de Garderel. Au lieu de s'arrêter à sa loge, le concierge alla droit à l'appartement du comte, frappa, et sans attendre la réponse, il se pré-

senta à son ancien maître, ou plutôt au complice de ses crimes. Surpris par cette visite brusque et inattendue, M. de Garderel, en apercevant Marberie, tressaillit comme à la vie d'une bête venimeuse.

— Il paraît, dit Marberie, que ma présence n'était guère désirée ici, et que je viens dans un moment inopportun. J'en demande mille pardans à M. le comte, ajoute-t-il, du ton sarcastique qui lui était habituel.

— Vous avez de si singulières façons d'agir, répondit tristement M. de Garderel, qu'il est difficile de savoir sur quel pied l'on doit traiter avec vous.

— Que vous soyez embarrassé vis-à-vis de moi, c'est possible. Mais, moi, Paul, je sais à quoi m'en tenir sur votre compte.

— Ne pourrais-je pas en dire autant ? répliqua le comte.

— Je ne le nie pas. Toutefois, vous conviendrez que j'ai été patient, j'ai attendu de longues années, courbé pour ainsi dire à vos pieds, comme un chien. Or, vous savez à quoi m'a mené ce dur servage. Vos belles promesses ne sont point encore exécutées.

— Ces promesses, Marberie, je n'ai pas refusé de les remplir, ni de dégager ma parole.

— Je l'avouerai, si vous y tenez. Vous n'avez rien refusé : pourtant, vous n'avez rien fait. De sorte que je suis en droit de demander aujourd'hui : Qu'ai-je gagné à votre service ? Bientôt je serai vieux, et le moment de la jouissance sera passé ; j'aurai travaillé toute ma vie en pure perte.

— Cependant, Marberie, vous devez me rendre cette justice de reconnaître que vous avez toujours été traité par moi comme un égal, et non comme un serviteur.

— Oui, dans les rares instants que vous dérobiez au monde, aux gens comme il faut, aux jouissances, aux plaisirs, vous daigniez parfois descendre jusqu'à votre humble concierge et converser familièrement avec lui. Cela, Paul, ne peut durer plus longtemps. Aussi j'ai tranché la question sans votre avis ; j'ai regardé le pacte qui nous unissait comme rompu, et j'ai rapporté sur votre fils le dévouement dont j'ai fait preuve à votre égard. Paul, je viens vous le dire : je quitte votre maison, je suis résolu d'être mon maître à mon tour, et de vivre à ma guise.

— Pourquoi cette résolution subite ? demanda M. de Garderel, qui voyait là une nouvelle complication d'une situation déjà si tendue et si critique.

— Parce que vous savez, Paul, que j'ai livré à